



SHARON ROSSI

3

À CORPS DÉFENDANT

FULL CONTACT

À corps défendant

Sharon Rossi

Épisode 3

1

Quelque part au loin, un loup hurle. Je glisse sur l'immensité glacée du lac de Jökulsárlón, où se reflètent les

phosphorescences de jade de l'aurore boréale d'où jaillissent et s'entrelacent à l'infini des abysses de rose et de rouge en fusion. Devant moi, Abel patine, vêtu d'un manteau blanc immaculé.

Enfin, il freine en dégageant une gerbe de glace et se retourne. Ralentie par un puissant vent polaire, je m'élançe vers lui et le serre dans mes bras, aussitôt envahie d'une immense vague de chaleur. Telle une crinière féline, la fourrure de sa capuche pare son visage diaphane d'une aura seigneuriale. Tandis que le hurlement du loup se rapproche, nous filons, heureux, jusqu'à un petit chalet au bord du lac. Nous entrons, ôtons précipitamment nos manteaux et nous allongeons devant la cheminée.

Saisie par une odeur de moisi, je soupçonne tout ceci de n'être qu'un songe. Je ne veux pas me réveiller, alors qu'Abel au-dessus de moi commence à

déboucler sa ceinture. Je brûle de voir son sexe dressé, mais le clapotis tonitruant de la pluie tombant sur ma cahute de fortune semble s'abattre sur mon crâne et m'arrache du monde des rêves. Quelques gouttes tombent çà et là sur mon hamac puis les courbatures achèvent de me réveiller. Juste à côté, Pablo, mon geôlier laconique, enfle ses bottes en grognant.

« Lève-toi ! On part.

– Je peux prendre une douche ?

– Pas besoin. Il va doucher toute la journée. »

Je rassemble mes esprits, revêts mes

bottes encore humides d'hier et mes vêtements poisseux.

Dix minutes plus tard, mes poignets emprisonnés dans des menottes, nous partons à travers la jungle du Chocó, à quelques

heures de route du Caldas, où mon enlèvement a eu lieu. Malgré la fournaise, l'averse me fait frissonner. L'eau s'infiltré partout, dans les cheveux, les vêtements, les sous-vêtements, les bottes, et puis dans le cœur surtout. Quant au ciel,

invariablement gris, il menace de nous tomber sur la tête, et l'air lourd et humide à l'extrême m'étouffe.

À chaque nouveau pas s'enfonçant dans la boue, le spleen et la fatigue m'envahissent un peu plus. Devant moi, Pablo

déblaie le terrain. Sa mine sinistre et bouffie où se nichent de petits yeux noirs vicieux, sa bouche aux lèvres minces, son ridicule nez court et son odeur rance m'insupportent. Il a le regard baladeur et je prends bien garde de ne jamais lui offrir un centimètre carré de mon anatomie, bien que je crève d'envie d'enlever ce pull visqueux que je porte maintenant depuis trois jours. Pour couronner le tout, il n'a aucune conversation.

« On va où ?

– Quequ’ part, répond-il de son timbre aigu, de sa petite voix bloquée au niveau de la gorge, comme si quelque chose lui était toujours resté en travers du gosier.

– C’est loin ?

– *Bueno*, c’est quequ’ part.

– On va marcher combien de temps ?

– Le temps qu’il faudra, *señorita*, conclut-il sur une intonation presque chantante qui m’exaspère.

– Et pourquoi qu’on prend pas une

voiture et qu'on irait pas sur une route ?
dis-je dans un mélange de profond
désarroi,

d'ironie et de fatigue.

– Y a pas de route. Y a que de l'eau.

– Tu me files une cigarette ?

– Non. »

Le cœur serré, je tente de penser à autre chose et me repasse les images délicieuses de mon songe inachevé. Ces dernières semaines, si intenses, ont éclipsé Abel de mes pensées, et pourtant, je rêverais de le voir apparaître là, maintenant. Quant à

Mateo, il ne se passe pas une seconde sans que je pense à lui, sans que j'imagine et espère tout ce qu'il doit entreprendre pour me sauver.

Durant les premiers jours de mon enlèvement, j'étais terrorisée à l'idée d'être tuée, violée, ou abandonnée dans cette forêt si inhospitalière. Aujourd'hui, malgré l'extrême fatigue après ces jours de marche, je suis plus calme, mais aux aguets. Chaque nouvelle journée est une odyssée nerveuse, faite d'allées et venues vertigineuses entre les résurgences lumineuses de l'espoir et la peur de mourir. Quand je me sens au bord du gouffre, je me répète les pensées d'El Chaman. Si le mental

plonge ou

déraille, une chose permet de rester la tête hors de l'eau : le corps. Le mien est bien vivant et si je me concentre, je peux sentir le flux du sang circuler dans mes veines. Si mon esprit s'égaré, mon corps me ramènera dans le droit chemin. Et ça passe par les pieds. « Sens le sol sous tes pieds », me disait-il. Alors durant ces interminables traversées, je me concentre sur mes pieds et me déconnecte peu à peu de ma tête. J'entre en contact avec l'univers de la forêt, je me remplis de ces bruits jusqu'à la transe, je deviens la forêt pour enfin, l'espace d'une seconde, d'une minute ou d'une heure, me détacher des assauts de

l'angoisse qui toujours menacent à la lisière de ma conscience.

Régulièrement, Pablo s'arrête, ce qui me permet de reprendre mon souffle pendant qu'il communique par téléphone dans un

espagnol rapide et codé difficile à saisir. Je comprends néanmoins que l'on va rejoindre un groupe, et qu'il s'informe sur la localisation des nombreuses unités militaires présentes dans ce département violent où l'on se dispute les ressources

naturelles, comme l'expliquait mon guide lu en long et en large dans l'avion.

Après plusieurs heures de marche, un

rayon de soleil me frappe en plein visage. Là-bas, dans la lumière, se profile le lit verdâtre du fleuve, tandis qu'un air léger vient me rafraîchir.

« On va où ?

– Plus loin.

– Mais où ? Dans une ville ?

– Non. Dans la forêt. »

Nous déterrons un bateau à moteur camouflé sous une épaisse couche de fougères et le traînons jusqu'à la rive du fleuve.

Enfin de l'espace, enfin de la lumière,

enfin de l'air ! Je savoure ce temps de repos tandis que le courant d'air tiède entraîné par le déplacement rapide de notre embarcation sèche un peu mes vêtements. N'ayant plus besoin de regarder où je mets les pieds, j'admire le ciel qui m'apparaît enfin dans toute sa plénitude, sillonné par les éclairs bleus et jaunes des aras. Au loin, un bateau arrive vers nous. Mon cœur bat. Et si je leur signalais ma présence ? Mais Pablo qui guette la moindre de mes

réactions me jette une œillade cruelle et rieuse.

« Crie, danse, chante, fous-toi à l'eau si tu veux, ils viendront pas te sauver. Ils

transportent de la drogue. »

Quelques kilomètres plus loin, nous longeons le fantôme de la forêt, dont la végétation luxuriante fait place à des étendues déboisées et vaseuses jonchées de détritrus, où des armadas de piranhas pourrissent sur le rivage à côté des carcasses de

loutres. Des monticules de bois attendent d'être emportés, d'autres pourrissent çà et là sur la rive, devenant le refuge de myriades de vers. J'ai la nausée. Alors que le courant s'accélère et que l'on franchit des rapides, nous heurtons plusieurs troncs qui manquent chaque fois de nous faire chavirer. Pablo sue à

grosses gouttes et me donne une rame pour que je les

éloigne. J'hésite un moment à me jeter dans l'eau, mais en y enfonçant la rame, je constate que je n'aurais pas pied et que privée de l'usage de mes mains à cause des menottes, je risque de me noyer.

On quitte le lit du fleuve pour emprunter un torrent qui s'enfonce dans la forêt. La lumière tombe, l'air m'opprime à

nouveau et mon tee-shirt redevient une matière visqueuse auréolée d'un nuage de moustiques. Plus la rivière s'amenuise, plus le tohu-bohu augmente. Bientôt, le ciel disparaît tout à fait,

laissant place à la canopée où des singes-araignées enlacent les troncs avec leur queue pour se propulser de rameau en rameau tandis qu'au-dessus de nous, d'étranges plantes aux feuilles orange sanguine et bleu royal ouvrent grand leur bouche, prêtes à planter leur dard sur nos têtes. Je me laisse aller au spectacle de cette nature grandiose jusqu'ici haïe car elle est ma prison, elle me blesse et m'épuise depuis des jours et que je mange ses moustiques. Tandis que nous glissons en silence, la végétation s'épaissit et un univers d'illusions se dessine autour de nous.

Des tapis de mousse cachent des abîmes d'eau visqueuse, des caïmans se

confondent avec l'écorce des branches sur lesquelles ils siègent, des lianes fluorescentes prennent des allures de serpent et inversement. Des lézards traversent la rivière d'une traite devant nous comme s'ils marchaient sur l'eau. Quelques rayons de soleil, comme tout autant de miracles, se fraient un chemin parmi la végétation grouillante, illuminée de-ci de-là par des éclats de lumière.

Puis nous amarrons le bateau près d'un palmier si immense que je ne peux pas en apercevoir le sommet ; nous marchons

jusqu'à une clairière où se tient une

maison de bois sur pilotis.

« On est où ? dis-je.

– Quequ' part.

– Tu me files une clope ?

– Non. »

Combien de temps allons-nous rester ici ? Les narines déjà agacées par des relents de moisi, je grimpe l'échelle et pénètre dans cette cabane que la lumière infiltre à travers les planches de bois, tandis que la forêt tente par tous les moyens de l'envahir. Les lucarnes se rompent sous la pression des branches qui pendent à l'intérieur, la mousse

tendre rampe sur les murs et des hordes de mauvaises herbes zèbrent le sol, où pullule une société de fourmis. Deux hamacs, une chaise à bascule trouée et un placard contenant du café, de l'aguardiente, du sucre, du riz, du sel, des allumettes composent le reste du mobilier.

Après une heure de repos, nous rejoignons le cours d'eau afin que je me lave, privilège auquel j'ai normalement droit tous les deux jours, avec l'obligation de rester habillée car Pablo m'a à l'œil. Je jouis néanmoins du torrent frais qui glisse entre mes cuisses pendant qu'il fume, assis sur un rocher. Quelques minutes plus tard, une demi-

douzaine d'enfants indiens émergent de la forêt et se précipitent dans l'eau à une quinzaine de mètres de nous, sous l'œil méfiant de Pablo qui se lève.

« Eh bien, nous ne sommes pas seuls ! dis-je.

– T'emballes pas, ça doit être des Emberá déplacés. Ils quittent leur village et vont s'installer à la ville.

– Pour chercher du boulot ?

– Non, ils étaient très bien où ils étaient. Mais on leur a pris leur terre, pour la coca et tout le reste...

– Et personne ne fait rien ? L'État ?

L'armée ?

– Passe la deuxième. Faut qu'on se taille. »

Il baragouine quelque chose dans sa barbe et retourne s'asseoir. Moi, je termine rapidement de me savonner en regardant les enfants, contente de voir un peu de joie et d'innocence. Et puis, deux minutes plus tard, un chien, un petit bâtard tout maigre, vient vers nous et aboie sur Pablo avec virulence.

« Il t'aime pas !

– Je l'aime pas non plus. »

Instinctivement, je m'approche du chien

et le caresse, tandis que son jeune propriétaire court vers nous en riant.

« Cause pas, ou je fais du tartare avec ta cervelle et la sienne, me chuchote Pablo.

– Et le chien, il a tes faveurs ?

– Bonjour, dit l'enfant, un peu gêné.

– *Bueno*, gamin, prends ton cabot et détale. J'aime pas les chiens », grommelle Pablo.

Apeuré, le marmot prend son animal qui continue d'aboyer sur mon antipathique gardien et file. Mais alors qu'on reprend

notre route, je me retourne et le vois

quelques mètres plus loin, à nous regarder, intrigué, son petit chien dans les bras. Pablo ayant le dos tourné, j'en profite pour mimer un « *ayúdame* » à l'enfant avec mes lèvres et colle mes avant-bras l'un contre l'autre pour symboliser mes menottes. Les chiens et les enfants savent tout, dit-on.

De retour au campement, nous sommes rejoints par Sergio, « *El Patrón* ». Il est immense et maigre, et ses traits réguliers lui confèrent une beauté que la dureté de son regard annule immédiatement. Le téléphone vissé à l'oreille, kalachnikov dans le dos, il porte un uniforme militaire que l'on pourrait confondre avec celui des FARC.

« Tout se passe bien ? me lance-t-il, alors que je suis adossée à un arbre avec mes menottes.

– Non.

– Quoi ? Dans la plus belle forêt du monde ? dit-il avec ironie.

– Je serais vous, je me dépêcherais. Vous allez bientôt avoir la France au cul.

– La France ? Elle sait pas que t'es là.

– Elle sait même pas que t'as disparu, ajoute Pablo.

– Mes amis vont finir par s'inquiéter. Giulia, tous. On viendra me sauver !

– Peut-être bien, dit Pablo.

– C'est beau de croire », conclut Sergio avec un sourire acide.

Je pense soudainement à Ingrid Betancourt qui a attendu six ans. J'essaie de ne plus penser du tout. En guise de dîner, Pablo me balance une banane à moitié pourrie et une galette de pomme de terre. Je mange en le regardant grimper lourdement

l'échelle menant à la cabane, qui ne tiendra sans doute pas le choc très longtemps. Il en redescend avec la chaise à bascule sur la tête, la pose à quinze mètres de moi, y installe son large postérieur, écarte les jambes, et

sort la radio de son sac. Je tremble, je jubile à la perspective d'écouter des voix émises depuis la civilisation, mais elle crachouille, capte un instant des ondes qu'elle perd aussitôt. Le suspense est insoutenable. Si je n'avais pas si peur d'énerver Pablo, j'enlèverais l'objet sacré de ses petites mains boudinées et tournerais moi-même le bouton. Peut-être que mes doigts fins trouveraient le millimètre salvateur qui nous relierait au monde. Enfin, une voix retentit. Avec bonheur, j'écoute les infos, les publicités me ravissent, le bulletin météorologique me passionne, les news people me réjouissent. Tout ce qui vient d'ailleurs, aussi insignifiant soit-il, tout ce qui peut me sortir de cette forêt, ne

serait-ce qu'une minute, je le bénis. Il est maintenant l'heure du journal des sports, et je retiens mon souffle en entendant mentionner le nom de Mateo, dont le journaliste explique qu'il aurait déclaré forfait pour la rencontre contre Ronnie El Kabi pour des « raisons personnelles ». « Déjà, lors de la conférence de presse, dit le journaliste, il est apparu très nerveux, très fatigué, lui qui est d'habitude si pétillant et bavard... » Pablo change de station. Mon sang ne fait qu'un tour.

« Laisse, putain ! Je t'en prie !

– Ça ne m'intéresse pas ton boxeur. Ça m'intéresse pas la boxe », répond-il sur

ce ton chantant qui me donne envie de le jeter dans le fleuve.

Épuisée et triste que Mateo ait déclaré forfait, je monte me coucher. La pluie tombe à nouveau. La nuit est arrivée, il va falloir l'affronter. Je ne dors presque plus et ces heures passées à attendre l'aube sont une lutte incessante contre des vagues de panique, contre la douleur qui assaille mes muscles épuisés par les longues marches, et contre le vacarme continu de la jungle.

Quand je suis trop angoissée, je ne m'allonge même pas, car la peur profite de mon état horizontal pour s'étaler sur moi

comme une nappe de pétrole dans la mer.

Je me glisse dans le hamac et prie pour que Mateo, Giulia ou Abel apparaissent dans mes rêves, histoire de me donner un

répit onirique lors des rares interstices de sommeil qui me prennent durant ces interminables insomnies.

Le lendemain, je suis étonnée de ne pas être sommée de me lever à l'aube comme les jours précédents. Depuis

l'encadrement de la porte, je vois Pablo avachi sur sa chaise. Une main sur sa kalachnikov plantée dans le sol, tel un

sceptre, il dévore un sandwich de l'autre. Il a l'air heureux.

« On reste là aujourd'hui ?

– Je sais pas. J'attends les ordres », répond-il sans me regarder.

Qu'on les attende, me dis-je en regardant mes pieds, écorchés de partout. Je change les pansements et descends avaler mon déjeuner.

« Au fait, elle est à combien ma rançon ? dis-je en mastiquant une galette de maïs.

– Qui te dit que c'est un kidnapping ?

– Bah vous me gardez pour mes beaux

yeux ?

– Ptete bien ! dit-il en levant les siens au ciel.

– Tu bosses pour El Cocodrilo ?

– Entre autres.

– Comment vous m’avez trouvée ?

– Sais pas. C’est pas ma partie.

– Ah oui, toi, tu gardes le butin ? Le service après-vente quoi ! »

Il ne me regarde plus et entame un autre sandwich, la bouche grande ouverte sur le spectacle de sa mastication.

« Vous allez me tuer ?

– Ptete bien. T'as peur ? lance-t-il avec un regard curieux et cruel.

– Non. J'irai au paradis, alors ça m'est bien égal ! dis-je dans une tentative d'émouvoir le catholique qui sommeille peut-

être en lui.

– Au paradis ? *Bueno...* dit-il les yeux dans le vague.

– Toi, par contre, pas sûr que tu y ailles au paradis, y aura peut-être un petit coup de purgatoire, même d'enfer, surtout si tu me tues. »

Il arrête de mâcher et m'adresse un long regard de mauvais augure.

« *Bueno* ! Il est l'heure des menottes, dit-il en se levant.

– D'habitude, c'est après manger !

– Oui, mais tu parles trop.

– Je ne vois pas le rapport.

– Ta gueule ! »

Je le laisse m'emprisonner les mains en retenant mes larmes, redoutant le moment où je ne vais plus sentir mon sang passer dans mes poignets. Il est seulement 8 heures du matin. Comment

traverser cette journée ? Comme d'habitude, je m'assois

contre l'arbre et tente de calmer mon rythme cardiaque qui s'emballe.

Heureusement, le cercle découpé de la canopée me

laisse voir le ciel plombé où les nuages s'entremêlent. Je pense aux batailles qui se livrent là-haut entre le nuage de la guerre et celui de la paix. Et celui de ma libération, il est où ? Est-ce que les policiers me recherchent ? Ont-ils la moindre idée d'où je suis ?

Quelque part dans l'après-midi, le grondement d'un avion me tire de mon engourdissement. Je frémis et me lève

pour le

regarder.

« T'excite pas, c'est pas pour toi. »

Au loin, je les vois déverser des produits.

« La vache, qu'est-ce qu'ils aspergent ?

– Fumigation.

– D'un champ de coca ?

– Ptete bien, mais ptete bien aussi que non, car ils se gourent souvent et brûlent d'autres cultures, dit-il en pouffant de rire.

– Non ?

– Si, *señora*. De là-haut tout est pareil, tout est vert. Comme ils en ont rien à branler, ils détruisent des champs de banane, tout...

– Et à la place de la coca, on cultive quoi ?

– Bah quand on peut encore cultiver quelque chose... de l'huile de palme.

– Tant mieux.

– Non *señora*, c'est pire. Ça épuise la terre.

– T'as un cœur toi, t'aimes la nature ?

– Chut ! Ou je te serre d'un cran de plus.

»

Son regard est mauvais. Et vicieux. Quelque chose se trame dans cette petite tête d'abruti. Bingo. Il sort un couteau, dont la lame jette des éclairs sous le soleil déjà haut. Ça y est, c'est la fin. Qu'il me poignarde dans le cœur alors, comme ça ce sera plus rapide. Il plante ses yeux vitreux dans les miens, et pointe l'arme dans ma direction. J'entends des crapauds coasser, comme s'ils l'encourageaient. Il plisse les yeux pour évaluer sa cible et lance. Je ferme les miens et me concentre sur les rumeurs de la jungle. J'entends le bruit sec de la lame qui vient se planter dix

centimètres au-dessus de mon crâne.
L'imbécile se gondole en voyant ma
mine épouvantée.

Mon cœur bat la chamade, mes oreilles
bourdonnent, mon champ de vision
fourmille. Je dois contrôler de bizarres

secousses intérieures, comme de petits
chocs électriques. J'ai la frousse du
soldat planqué dans sa tranchée,
attendant

l'offensive de l'adversaire. De temps en
temps, une boule étrange se forme au
fond de ma gorge. Elle produit des
vibrations qui se propagent dans ma
mâchoire qui se crispe toute seule. Il ne
faut surtout pas crier maintenant et

pourtant, l'envie de hurler me brûle les lèvres.

Sergio arrive, puis d'autres hommes, mais je les ignore. Ils discutent, ricanent, boivent, vérifient ce qui s'apparente à une cargaison de drogue. L'un d'eux m'interpelle, mais je ne réponds pas.

Je regarde à nouveau le ciel. Ils sont beaux les cumulus. Ils passent, énormes, se mangent les uns les autres, se regroupent en une marée cotonneuse pour continuer leur course. Engourdie, j'ai l'impression qu'ils chutent vers ma tête. Comprenant que je commence à délirer, je tente de me relever pour reprendre pied mais un vertige

m'assaille. Alors je reste au pied de mon

arbre, à la merci du ciel, de la pluie tombant à nouveau et de ces criminels qui boivent de la bière à quelques mètres de moi.

Je rentre à nouveau dans un état léthargique, mon champ de vision se floute. Je les entends se demander si je ne suis pas devenue folle. Sergio s'approche, s'accroupit face à moi et lève mon visage vers lui. Dommage qu'il fasse partie des

méchants, me dis-je en détaillant son teint d'ambre, ses lèvres bien dessinées, son nez fin et les belles rides étirant ses

grands yeux noirs.

« Tu m'entends ? »

Je ne réponds pas et respire son odeur tandis qu'il m'ausculte, soulève mes paupières et me tapote les joues. Jouissant du contact de ses mains étonnamment douces sur mon visage, je me laisse aller à des divagations sensuelles et interdites, où je l'aurais aguiché jusque dans ma cahute et me serais abandonnée à lui. Lâchement, il se serait laissé gober le sexe. J'aurais senti ses cuisses irradiées de plaisir trembler tandis qu'il aurait agrippé mes cheveux pour s'enfoncer le plus indécentement possible en ma bouche, comme pour

effleurer mes amygdales de l'extrémité de son pénis que j'imagine puissant et vorace

après tant de semaines passées sans femme. Puis, je serais montée sur lui pour effacer toute la violence qui l'habite en un ultime corps-à-corps. En quelques coups de reins, je l'aurais fait jouir si violemment que, terrassé par le plaisir, anéanti par un orgasme inouï qui aurait ouvert son cœur et touché son âme, il aurait rendu les armes et m'aurait laissée libre.

Ici, dans la jungle, mes fantasmes n'ont jamais été aussi intenses. Ils sont la source d'images licencieuses à laquelle

je m'abreuve pour prendre l'énergie qui me maintient en alerte, tel un feu qui partirait de mon ventre pour nourrir toutes mes cellules. Ici et maintenant, « l'instinct de survie » est une expression qui prend tout son sens et si je sors de là vivante, il ne fait nul doute que je profiterai de chaque seconde du reste de mon existence, que je passerai à manger, fumer et à faire l'amour avec Abel et Mateo. Mes pensées vont autant à l'un qu'à l'autre, comme si aucun des deux ne pouvait éclipser l'autre, comme s'ils étaient les deux faces d'une même pièce, et qu'un jour il faudrait tirer à pile ou face pour choisir. En attendant ce jour fatidique, ils m'accompagnent et m'aident à tenir dans cette prison

végétale.

Alors que la nuit tombe, l'odeur d'une Marlboro, me sort de mon inertie. Pablo se balance sur sa chaise en pestant contre la radio, qu'il tente en vain de régler depuis une demi-heure. Je regarde la fumée grise qui s'échappe de sa bouche, et réalise qu'à cet instant, une seule chose pourrait me donner un peu de bonheur.

« Pablo, qu'est-ce que je dois faire pour que tu me files une cigarette ?

– *Bueno*, me filer un truc en échange.

– Quoi comme truc ?

– Aucune idée, un truc.

– Et si je t'en chantais un, de truc, puisque la radio marche pas ? »

Un éclair inédit d'humanité passe dans ses yeux. Malgré la litanie de sourires idiots et de blagues imbéciles qu'il commet à longueur de journée avec ses compères, il crève lui aussi d'ennui dans cette satanée forêt, j'en suis sûre. Et peut-être bien qu'il a la frousse aussi, comme moi.

« O.K.

– Laquelle ? »

Il hausse les épaules, presque gêné du

courant sympathique que prend notre conversation.

« *Bueno...* Un truc qui parle de Paris, tant qu'à faire. »

Je me lance d'une voix peu sûre.

« *Je vous parle d'un temps*

Que les moins de vingt ans

Ne peuvent pas connaître... »

C'est alors que la pluie tombe.

L'assemblée s'esclaffe. Un rire nerveux s'empare de moi aussi.

« Continue ! » ordonne Pablo avec un

petit air sadique.

Je visualise mon trophée, la cigarette, et
me concentre.

« Montmartre en ce temps-là

Accrochait ses lilas

Jusque sous nos fenêtres

Et si l'humble garni

Qui nous servait de nid

Ne payait pas de mine

C'est là qu'on s'est connus

Moi qui criais famine et toi

Qui posais nue... »

Peu à peu, la forêt s'efface. Je me transporte rue de Belleville, flâne le long des allées du parc des Buttes-Chaumont et fais du lèche-vitrines à Montorgueil.

« La Bohème, la Bohème,

Ça voulait dire

On est heureux

La Bohème, la Bohème,

Nous ne mangions qu'un jour sur

deux... »

Je chante à tue-tête. Je n'entends plus ni ne sens la pluie qui ruisselle partout sur moi. Je crie mon amour pour Paris à ces malotrus. Je leur hurle l'art, la vie et la liberté. Je les engueule avec Aznavour et ça me fait un bien fou.

« Dans les cafés voisins

Nous étions quelques-uns

Qui attendions la gloire

Et bien que miséreux

Avec le ventre creux

Nous ne cessons d'y croire... »

Et puis je m'arrête, ça suffit.

« Ma clope. »

Pablo me balance mon dû.

« Tu causes trop mais tu chantes pas assez, conclut-il avec l'esquisse d'un sourire. Et t'as failli chialer.

– C'est toi qu'as failli chouiner !

– Ta gueule ! »

Tremblante de joie, j'allume ma cigarette et inspire profondément la fumée en regardant la forêt prendre de

nouveaux atours à la faveur des ténèbres. À mes côtés, un douroucouli, le singe des nuits, me toise de ses yeux exorbités. Suit l'écho d'un jaguar en pleine chasse, prélude d'un tintamarre qui s'amplifie un peu plus chaque minute. Le chœur des crapauds coasse, tandis que chaque feuille frémit sous l'effet du vent et des bêtes qui se faufilent. Bientôt, le concert des criquets se mêle aux borborygmes errants. La cigarette finie, la tête cassée, je monte me coucher dans ma cabane et pour une fois, je m'endors aussitôt.

Je rêve de Blas de Lezo, grand comme un lion mais miaulant toujours comme un

chat. Nous sommes dans un immense

cockpit qui vibre et gronde comme une vieille carlingue. Mateo est aux manettes, à travers la vitre panoramique je vois

resplendir le soleil énorme et rouge tandis qu'en contrebas, la forêt du Chocó brûle de part en part. Soudain, l'avion se met à monter brutalement à la verticale.

« Accroche-toi ! » crie Mateo en tirant de toutes ses forces sur les manettes.

Je me cramponne à lui, alors que l'avion est saisi de violentes secousses.

Tandis le soleil grossit, grossit, tel un océan de lave en fusion où nous allons plonger, les turbulences empirent.

« On va s'écraser sur le soleil ! » dis-je, paniquée par le fracas grandissant de l'avion qui semble au bord de l'explosion. Je tombe et glisse sur le sol avec Blas de Lezo qui manque de m'écraser.

Je me réveille en sursaut, couverte de sueur ; Mateo n'est pas là. À côté, Pablo ronfle. Le clapotis de la pluie est peu à peu recouvert par un grondement étrange. Encore tout embuée dans mon rêve, je me lève et vois plusieurs hélicoptères au-dessus de nous, d'où

pendent des cordes auxquelles sont attachées des dizaines de soldats. Alors que la *Chevauchée des Walkyries* explose dans ma tête, le téléphone de Pablo sonne. Il se lève d'un bond, répond et me pousse pour regarder à son tour par la fenêtre.

« *Putta madre...* »

Blanc comme un linge, il prend sa kalache, heurte une tasse qui se casse en mille morceaux et hurle au téléphone. Je distingue un « Cette fois, c'est fini », qui me transporte.

Je ne réfléchis plus et saute par la fenêtre, atterris sur mon genou droit,

hurle de douleur et cours de toutes mes forces vers les militaires, mais l'air brassé par l'hélice m'empêche presque d'avancer. L'un d'entre eux accourt vers moi, tel le messie...

Je reconnais à sa silhouette que c'est une femme.

« Viens ! » crie-t-elle en m'attrapant la main. Mais à peine parcourt-on deux mètres que les tirs retentissent.

« Au sol ! » dit-elle en me jetant par terre avant de se coucher sur moi. Le visage dans la boue, écrasée par son poids et la dureté de son gilet pare-balles, j'étouffe. Des balles sont tirées à quelques centimètres de nous.

Épouvantée, je pense un instant qu'elle est touchée. Je n'entends plus rien et vois toute ma vie défilier. Enfin, elle me relève et m'emmène en courant vers la corde de l'hélicoptère.

« Vous êtes qui ? dis-je.

– Unité spéciale de la GAULA ! crie-t-elle en harnachant une ceinture autour de ma taille. Police nationale colombienne !

Vous êtes libre ! »

Alors que le tourbillon d'air entraîné par l'hélice me fait tituber, elle me rattrape et m'adresse un sourire sur fond de tirs, de vent, de pluie et de fumée que

je n'oublierai jamais. Puis, on s'élève vers le ciel d'où je vois une demi-douzaine de cabanes prises d'assaut dans un rayon d'un kilomètre. Un médecin me pose des questions, mais je ne l'écoute pas. Seule la jeune

femme qui vient de me sauver m'importe. Elle enlève son casque, découvrant un visage en sueur, mais heureux.

« Comment tu t'appelles ? dis-je, en admiration totale.

– Magdalena, enchantée ! » me répond-elle avec un large sourire.

Tandis que je la remercie et pleure

toutes les larmes de mon corps, elle me prend dans ses bras.

Quelques minutes plus tard, alors que nous survolons le fleuve, la pluie s'arrête enfin. Le soleil se lève sur l'Atrato, où se reflètent les effluves pourpres de cette aube inouïe.

À midi, nous atterrissons sur une base militaire. Mateo, Diego et El Chaman m'attendent. Envahie par une immense vague de félicité, je me jette dans les bras d'El Tigre qui éclate en sanglots.

« Je suis désolé Lou, je suis désolé ! » dit-il en me serrant très fort.

Il prend mon visage entre ses mains et

me détaille.

« Tu es toute maigre ! dit-il, comme suffoqué.

– Toi aussi ! » dis-je en contemplant son teint passé du doré caribéen au verdâtre, ses profonds cernes violets et les

vaisseaux sanguins de ses yeux qui ont explosé à cause de la fatigue.

El Chaman et Diego m'enrobent à leur tour pour une mêlée d'amour et de pleurs qui m'infuse une énergie salvatrice.

Puis, tout va très vite. Les militaires m'annoncent que je repars

immédiatement pour la France, dans un convoi spécial. En chemin, Mateo m'explique qu'ils se doutaient que j'étais dans le Chocó, mais où ? Au bout d'une semaine, ils ont reçu la

demande de rançon. Mateo voulait payer tout de suite, mais Tiberio a refusé de débloquer l'argent.

« Pourquoi ?

– Je préfère ne pas en parler, dit-il tandis qu'un éclair de colère traverse son regard. Bref... c'est là qu'El Chaman entre en scène.

– Il y a une semaine, j'ai rêvé d'un enfant Emberá se promenant au bord

d'une rivière, mais laquelle ? Tout ce que je sens, c'est que cet enfant va croiser ta route... mais quand ? ajoute El Chaman avec malice.

– En tout cas, ça nous a mis sur une première piste, les villages Emberá du Chocó, reprend Mateo. Alors on a cavallé dans

tous les sites possibles et imaginables, aidés par les ONG qui connaissent ces coins. On a interrogé tout le monde, même les chiens ! Et c'est là qu'on a fini par trouver cet enfant, Nélé, qui t'avait vue au bord de la rivière, avec un mec visiblement très méchant qui avait mal parlé à son chien ! dit-il, ému.

– Après on a contacté la GAULA et tu connais la suite », conclut El Chaman.

Une heure après, nous atteignons la salle d'embarquement de l'aéroport. C'est brutal, précipité, mais je n'ai pas le temps de réfléchir. El Chaman et Diego me prennent successivement dans leurs bras.

« Je te dois la vie. À toi et à tes rêves, dis-je en enlaçant El Chaman.

– Non. C'est ton cœur qui a lancé une bouteille à l'univers. Je n'ai fait que la réceptionner. »

Puis, Mateo me prend par la main et m'emmène quelques mètres plus loin. Je

frissonne de tout mon corps, contemple
son

visage qui resplendit malgré
l'épuisement et la pâleur.

« Il faut que tu boxes contre El Kabi ! »
dis-je en tapant mes deux poings sur son
torse.

Il regarde ailleurs un instant, comme
dérouté par cette injonction.

« Oui, je fais le combat finalement.
Maintenant que tu es retrouvée, ça va
aller mieux, dit-il. Maria, l'hôtesse, a
pris tes bagages, ajoute-t-il avec
solenité. J'espère qu'on n'a rien oublié
dans l'hacienda. »

Je m'approche pour l'embrasser, mais il se raidit et m'arrête dans mon élan en emprisonnant mes mains dans les siennes.

« Nos vies sont incompatibles. Tu aurais pu mourir, dit-il d'une mine funeste.

– Mais je suis vivante !

– J'ai la mort pour ombre. Tu mérites une vie normale avec un gars bien à ta hauteur ! dit-il en refermant ses mains sur les miennes.

– Tu es tout à fait à ma hauteur, dis-je avec un geste évocateur.

– J'aurais voulu te raccompagner sur le

pas de ta porte. Mais j'ai pas pu avoir de visa à temps pour prendre l'avion avec toi. Par contre, tu es en première classe, dit-il avec un clin d'œil. Un peu de confort te fera du bien. Maintenant j'y vais. »

Alors que le sol se dérobe sous mes pieds, il me prend dans ses bras.

« Rentre bien, femme des étoiles, et prends soin de toi.

– Femme des étoiles ?

– Mais oui Loussita, dit-il en prenant ma tête entre ses mains. On s'est connus il y a si longtemps déjà, mais ailleurs.

– Explique-moi !

– Un jour, tu te souviendras, chuchote-t-il tandis que ses immenses yeux noirs s'embuent de larmes. Et un jour, on se

retrouvera, mais pas dans cette vie.

Adieu. »

Il part sans se retourner et me laisse là, moi la femme des étoiles, avec mon cœur en cendres.

Je suis Maria, qui m'accompagne à l'espace réservé aux voyageurs de la première classe, où j'ai la possibilité de prendre une douche. Je m'écroule sur le siège et ouvre mon bagage, où mes affaires ont été rangées avec un soin

infini qui résonne comme un message d'amour.

Après m'être lavée, je rejoins la salle d'embarquement, quand j'entends une voix familière.

« Alors comme ça, on joue les filles de l'air ? »

Je me retourne et n'en crois pas mes yeux. Devant moi se tient Abel en personne.

« Mais... dis-je, émerveillée.

– Ne tombez pas dans mes bras, même si vous en mourez d'envie, dit-il, impassible. Nous devons rester discrets.

C'est moi qui vous ramène, histoire d'être sûr que vous arriviez à bon aéroport, ça suffit les bêtises.

– Vous me prenez sous votre aile, mon commandant ? dis-je, rêveuse.

– Sous mon aile d'A380, oui, mais je peux tout aussi bien vous prendre autrement. D'ailleurs, puisque j'ai bousculé mon

planning pour être ici, il va falloir me rémunérer pour ce service.

– C'est très cher ?

– Oui, très cher, C-H-A-I-R. Rendez-vous à minuit. Voici le chemin », dit-il

en glissant discrètement une enveloppe dans

mon sac.

Je l'admire filer d'un pas vif, ses cheveux blonds flottant sur son caban bleu marine. Durant un instant ma tristesse se

dissipe, puis m'envahit à nouveau sitôt assise à ma place, où Maria m'aide à installer mes affaires.

« Il paraît que vous aimez le champagne ? Pour vous, c'est à volonté », m'annonce-t-elle avec un large sourire.

Je la regarde, bouche bée.

« Du Dom Pérignon, ça ira ? »

Je reste sans voix, elle sourit.

« Très bien, dit-elle en riant. »

Deux minutes plus tard, je suis déjà ivre en voyant venir à moi la coupe enchanteresse et sa robe claire et dorée où mille bulles éclatent, illuminées par un soudain rayon de soleil. Les yeux fermés, j'avale une gorgée. D'abord inondée par la

fraîcheur, ma bouche est envahie par un goût racé et minéral, pendant que les myriades de bulles ravissent mon palais, mon cœur et mon âme.

Du Dom Pérignon à volonté, la première classe, Abel à minuit. La vie, ma parole, est trop belle, si ce n'est l'infinie tristesse qui me terrasse alors que l'avion décolle. Quitter Mateo, laisser ce pays où le cauchemar côtoie sans cesse la merveille me laisse un insoutenable goût de gâchis, alors je demande une autre coupe pour chasser le spleen qui m'assiège, malgré mon immense soulagement d'être saine et sauve.

À minuit, après avoir vidé la moitié d'une bouteille, je me lève, plus que chancelante, et rejoins dans la pénombre la porte de droite puis grimpe l'escalier

comme indiqué sur le schéma. J'arrive dans un petit salon de cuir clair où Abel est installé.

« Vous êtes ivre, dit-il en me regardant venir.

– Oui, je fête ma libération, dis-je, le cœur soulevé par sa beauté.

– J'ai bien cru que je ne vous reverrais pas.

– Cela vous aurait embêté ? » dis-je en m'asseyant à côté de lui.

Il ne dit rien, détaille mon visage avec ses grands yeux bleus qui me sondent jusqu'au plus profond de mon âme.

« Je vous autorise à pleurer », conclut-il en amenant ma tête vers ses épaules.

Blottie contre sa poitrine, je laisse aller mes larmes plusieurs minutes tandis qu'il passe et repasse sa main dans mes cheveux. J'entends son cœur battre très vite puis se calmer.

« Comment t'as fait pour te mettre sur ce vol ? dis-je en séchant mes larmes.

– J'ai tué.

– Idiot !

– Non, j'ai juste bousculé tous les plannings, dit-il en riant. Par contre, je

n'ai que quinze minutes, pas une de plus.
Alors soit vous me racontez vos
aventures et nous ferons l'amour plus
tard, soit nous inversons.

– L'amour maintenant. Fais-moi tout
oublier.

– Je le peux, dit-il avec un grand sens du
devoir. Suivez-moi. »

Nous sortons du salon et entrons dans
une petite chambre très fonctionnelle
comme on pourrait en trouver dans un
bateau.

« Je vous en prie », dit-il en me faisant
passer devant lui.

Placé derrière moi, il m'enlace le ventre avec une main et place l'autre sous ma gorge. Je tremble de tout mon corps.

« Soyez discrète, l'altitude décuple les sensations », chuchote-t-il en m'allongeant sur le lit.

Je déboutonne soigneusement sa chemise blanche de pilote rehaussée par les épaulettes dorées.

« On n'a pas toute la nuit mademoiselle, je suis en service.

– Je m'en voudrais d'abîmer ce costume mythique. »

Il se redresse et prend le relais, un

sourire au coin des lèvres.

« Ce n'est pas un costume, c'est un uniforme. Vous pouvez vous occuper du reste, rien ne remplace le travail d'équipe. »

Je me mets sur mon séant, et pose ma main sur son sexe, qui est très dur.

« Je vous ai manqué ! conclus-je en débouclant sa ceinture.

– Dépêchez-vous, dit-il en jetant sa chemise par terre.

– Vous avez intérêt à jouir cette fois, dis-je en baissant fermement son pantalon, puis son slip, découvrant son magnifique

sexe dressé.

– Eh bien, vous semblez tout intimidée.

– Je contemple... dis-je en le caressant. Mais il va falloir l'habiller. Enfin, on peut attendre un peu...

– Non, car je vais vous pénétrer sur-le-champ », dit-il en glissant le préservatif avant de m'allonger d'une simple pression sur ma gorge. Étourdie, je ferme les yeux et sens une morsure à l'endroit précis qui me rend dingue, puis une main sur ma bouche pour en comprimer les cris. Il continue jusqu'à ce qu'en proie à trop de sensations je l'éloigne de cette zone explosive de mon anatomie. Sa bouche glisse alors vers la

mienne mais je l'esquive le temps de reprendre mon souffle. Il m'immobilise aussitôt la tête contre le matelas et croque mes lèvres jusqu'à m'arracher un gémissement d'exquise douleur.

« Voilà ce qui va vous arriver si vous ne vous laissez pas faire, chuchote-t-il.

– J'aime vos punitions...

– Ah oui ? »

Il aspire maintenant ma langue entre ses dents et la mord, pas moins. Achevée par ce baiser vampirique, je le sens habité d'une soif absolue de jouir maintenant. Pas de préliminaires, il s'enfonce en moi avec force, à la limite

de la brutalité. À ce stade d'intensité du désir, quand un mètre quatre-vingt-dix de muscles nanti d'un tel sexe se glisse entre vos cuisses, toute initiative ou lutte pour décider de la chorégraphie de l'amour est vaine. Alors je me laisse aller, me délecte d'être l'objet de son plaisir et le laisse faire pression sur mes cuisses pour me pénétrer le plus profondément possible, à la lisière de la douleur. Je savoure chaque seconde de ce retour brut à la vie, jouis de chacun de ses soupirs qui sont tout autant de cris retenus, me passionne pour les veines de son cou qui enflent sous l'effet de la volupté tandis que l'impact de ses testicules contre mon sexe dans l'imminence de l'orgasme incendie

chaque centimètre de ma chair. Pour ne pas affoler tout l'avion, il coupe sa respiration pendant l'extase mais les quelques bribes d'un cri terrible échappant à son contrôle commencent à me faire jouir alors qu'il mord l'oreiller pour étouffer la fin de son hurlement.

Tandis qu'il va et vient plus doucement pour amortir l'atterrissage, c'est à mon tour de décoller et je lui emprisonne le torse avec mes jambes pour qu'il continue.

« Lou, je dois me rhabiller, l'avion ne va pas se piloter tout seul, dit-il en riant, mais je ne peux vous laisser dans cet état.

Comment puis-je faire pour que vous veniez maintenant ?

– Je suis au bord de jouir. Sois brutal.

– Je le savais. Je le savais comme si je t'avais faite, dit-il en souriant et en me retournant. Accroche-toi. »

Je me cramponne à la barre du lit tandis qu'il me pénètre de façon tout à fait pornographique.

« Est-ce que c'est assez fort ? »

Sa main chaude pressant mon cou pour se propulser, son sexe brûlant m'enflammant le ventre, les vibrations de l'avion,

l'altitude, je ne sais, mais je ne me suis jamais sentie aussi vivante.

2

Enfermée dans ma chambre depuis ce matin, je tente d'avancer dans ma thèse mais je n'y arrive absolument pas.

Mateo

m'obsède, je ne pense qu'à lui, je n'arrive pas à me concentrer, je n'ai envie de rien...

Giulia ouvre et, me voyant affalée sur mon lit, me demande :

« Toujours pas de nouvelles ?

– Non, je fais mon deuil, dis-je le cœur serré. Le pire de tout, c'est que son match contre El Kabi se passe à Bercy et il m'a interdit d'aller le voir !

– Ça vaut mieux ma chérie. Et puis tu as Abel pour te divertir !

– Oui... s'il n'était pas là, je pense que je m'effondrerais.

– Bah justement, il a envoyé un cadeau pour toi, *bella* ! » dit-elle en brandissant une grande boîte noire entourée d'un ruban doré.

C'est un ensemble de dessous que je n'aurais jamais eu l'audace, ni les moyens de m'offrir ; un soutien-gorge

triangle en tulle noir brodé de fil d'or,
un bustier en tulle et satin de soie
vintage du meilleur goût, une culotte si
fine que l'on n'ose même pas la porter et
des porte-jarretelles d'une élégance à
couper le souffle. Je lis sa petite carte.

« Ma chère,

Bien que je raffole de vos atours Petit
Bateau en pur coton dont l'innocence
tournerait la tête du plus chaste des
évêques, et que même vos collants
réussissent à m'émoustiller, voici un
écrin à la hauteur de votre beauté.

Je vous attends ce soir à l'heure du
dîner.

Abel »

« Qu'est-ce qu'il a contre les collants ?
dit Giulia.

– Mystère... En tout cas, si ça continue,
je vais finir par tomber amoureuse de
lui, bon sang.

– Non ma chérie, pas Abel, je t'en prie !
répond-elle avec son autorité naturelle
d'Italienne.

– Hé, pourquoi ? C'est toi qui me l'as
présenté !

– Oui, mais j'ai eu des échos depuis,
soupire-t-elle. Abel, c'est le mec qu'est
jamais rassasié, et il multiplie les

aventures d'un soir.

– À ce point-là ?

– Oui. Ça me saoulait d'en parler mais je préfère te le dire avant que tu t'attaches trop, ma belle. Disons que le principal loisir de ce mec, c'est le sexe. Faut le savoir. Et quand il s'ennuie au lit, il se taille et il ne revient pas. C'est sans pitié. C'est pas pour rien s'il t'envoie ça. Quelque part, il te façonne à son image. Tu es son fantasme, sa poupée. Et quand tu cesseras de l'être, il partira.

– J'aimerais bien me le garder un peu, dis-je en sentant un pincement au cœur.

– Alors il va falloir devenir une experte en sexe ! dit-elle en riant. Il a déjà 34 ans et à ma connaissance, il n’a jamais vécu avec une femme. Personne ne peut lui suffire. »

En attendant, je laisse tomber ma thèse et m’empresse d’essayer ces atours sublimes. La poitrine délicatement rehaussée, la jambe soudain fuselée et les fesses redessinées, je me sens presque une nouvelle femme. J’enfile ma robe des grands soirs, ose un rouge à lèvres marron fatal, et file vers le quartier Montorgueil.

Depuis mon miraculeux retour à Paris, je jubile de me promener dans chaque

quartier de la ville, des plus populaires
aux

plus chics. Et je suis si heureuse d'en
faire à nouveau partie.

Alors que je suis dans l'ascenseur, mon
cœur bat la chamade. La porte s'ouvre.
Il m'attend déjà sur le pas de sa porte,
d'où s'échappe un air de Robert
Johnson, le bluesman. Incendiaire dans
son simple tee-shirt gris, le teint doré
par le soleil de Rio et les cheveux
encore humides brossés en arrière, il me
regarde venir vers lui, visiblement
conquis.

« Divine », chuchote-t-il en me prenant
par la taille. Sa main s'engouffrant dans

mes cheveux, il porte ma bouche vers la sienne et m'embrasse tout en retenue, presque tendrement, bien que sa façon d'aspirer mes lèvres et la force avec laquelle sa main enserme mon cou à la fin du baiser ne laissent aucun doute sur l'état d'incandescence sexuelle qui l'habite. Je fonds, je voudrais qu'il me prenne tout de suite, et c'est avec douleur que je le sens se dégager de moi pour rejoindre la cuisine. Je m'affale dans le canapé et le contemple, tandis qu'il choisit une bouteille de vin.

« Vous êtes libre dans quinze jours ? Je pars en Andalousie, j'aimerais votre compagnie.

– Eh bien, il faut absolument que je boucle un chapitre, mais...

– Mais rien, vous venez c'est tout, dit-il l'œil malicieux en me rejoignant. Vous en mourez d'envie.

– Évidemment que j'en meurs d'envie, mais y a le boulot...

– Vous êtes très forte, vous rattraperez votre retard, dit-il en me servant un verre. De toute façon, j'ai déjà pris votre billet, vous n'avez pas le choix. »

Charmée par la perspective et désespérée par son assurance, je soupire longuement.

« Tiens au fait, regarde les photos de crépuscule que j'ai prises depuis l'avion, dit-il en me passant son portable.

– Splendide, dis-je en contemplant les clichés. Regarder le soleil, c'est la seule chose qui me donnait du courage dans la jungle.

– Qu'importe qu'on voie le coucher du soleil à la fenêtre d'un palais, ou à travers les barreaux d'une prison. Schopenhauer, dit-il en rejoignant sa bibliothèque. Tiens, lis ça, c'est important pour ta thèse.

– Eh bien, monsieur est très cultivé, dis-je alors qu'il me balance un livre du

philosophe.

– Aucun mérite. Monsieur est russe avec un papa diplomate qui lui a fait avaler sa bibliothèque entière. Tiens, lis ça aussi, et puis ça pendant qu'on y est !

– Ça me fait plaisir que tu penses à mon travail ! dis-je en réceptionnant comme je peux les ouvrages au vol.

– C'est comme ça que vous m'avez séduit, répond-il en s'asseyant à côté de moi.

– Ah bon ?

– Bien sûr, dit-il en me saisissant par la taille pour m'asseoir sur lui. Vos

intuitions, votre façon de parler du soleil, de la mort et de la splendeur, ça m'a rendu dingue. »

Je détourne les yeux devant son regard éclatant, où je soupçonne qu'il y ait plus que du désir.

« Regarde-moi, belle Amazone, dit-il en s'emparant doucement de mon menton pour plonger dans mes yeux avec malice et

un soupçon d'autorité. J'ai envie de te faire découvrir de nouvelles choses.

– C'est-à-dire ?

– Je veux te voir sous un autre angle

pendant l'amour, dit-il d'une voix suave en glissant sa main sous ma robe.

– Je n'en demande pas plus. Je suis comblée au lit avec toi, dis-je en rougissant.

– Mais moi, je t'en demande plus, dit-il avec un regard hypnotique.

– C'est-à-dire ?

– Pour avoir ce point de vue inédit, j'ai besoin que ce soit un autre qui te prenne.

– Tu me proposes un trio ?

– Un quatuor, chuchote-t-il en effleurant mon clitoris.

– Avec qui ?

– Avec des gens de qualité que je connais parfaitement. Elle, Camille, c'est une bombe. Si tu veux, elle t'initiera au plaisir de l'amour entre femmes. Et son ami, Ali, il saura très bien s'y prendre avec toi.

– Et qui te dit qu'il aura envie de me baiser ?

– Je connais ses goûts, dit-il en se levant pour rejoindre la cuisine.

– Et tu connais les miens ?

– Je sais ton faible pour les beautés venues du Sud. Que connais-tu du Liban

?

– Les desserts, genre les baklavas, dis-je en riant.

– Eh bien, tu me diras des nouvelles de celui que je vais te servir », dit-il en riant lui aussi.

Entre excitation et perplexité, je reste silencieuse tandis qu’il pose un plat d’antipasti sur la table et s’assied à mes côtés. La tête posée sur sa main, il passe l’autre dans mes cheveux, détaille mon visage et analyse mes expressions pour préparer les mots que je dois entendre afin d’achever de me convaincre.

« Toi qui aimes à explorer l’âme

humaine, je t'ouvre de nouvelles perspectives, profites-en.

– Tu parles du corps là, pas de l'âme.

– Mais le corps n'est-il pas le véhicule de l'âme ? Et le sexe n'est-il pas qu'une affaire de corps pour des gens très limités ?

On sait bien que beaucoup d'autres choses entrent en jeu, non ?

– C'est pas faux.

– Comment ça, pas faux ? Vous êtes du genre à baiser pour la baise ? Vous me surprenez.

– Non, bien sûr.

– Alors, est-ce la peur qui vous freine ?

– Je n'ai peur de rien.

– Dans ce cas, parfait !

– Écoute, je te dis pas non, mais je vais quand même y réfléchir.

– Fais vite, car ton dessert est dans l'ascenseur, dit-il avec malice.

– Non !

– Arrête de réfléchir. Vis ! Maintenant, pas demain, dit-il avec un regard incendiaire. Tu es trop dans le mental.

Tu n'es encore qu'une sous-version de toi-même.

– Parce que je fais pas de partouzes ? dis-je, énervée.

– Non, parce que tu te fabriques des limites et des peurs illusoire. Au pire, nous boirons du champagne et parlerons des couchers de soleil ! dit-il en me rapprochant davantage de lui. Votre simple présence, même chaste, suffira à embaumer notre nuit. »

C'est alors que la sonnette retentit.

« Ah ! L'impératrice ! » dit-il, enthousiaste.

L'impératrice ? Je veux bien voir ça ! Le
mètre quatre-vingt vêtu d'un blouson en
cuir pénétrant dans l'appartement

m'éclaire tout de suite. La quarantaine
éclatante, le sourire immense, les
cheveux ramassés dans un chignon
élégamment

déstructuré, l'allure de l'impératrice est
à couper le souffle. Alors qu'elle enlace
Abel, l'intensité du regard qu'ils
échangent me donne presque envie de
les laisser, quand le compagnon de
l'impératrice, l'empereur donc, vient
vers moi.

« Lou ?

– Oui, c’est moi.

– Je m’appelle Ali, enchanté. »

C’est donc lui mon dessert libanais. Il doit avoir 45 ans et n’est pas plus grand que moi. Des boucles brunes encadrent son visage clair, magnifié par de grands yeux émeraude. Puis c’est elle qui vient m’embrasser chaleureusement.

« Lou, je suis Camille ! Enfin je te rencontre ! Abel m’a beaucoup parlé de toi !

– Ah oui ?

– C’est pas tout le monde qui se fait ramener de l’autre côté de la planète par

le plus beau commandant de bord de Paris, dit-elle en riant.

– Il vous a raconté le vol ?

– Non, il est bien trop élégant pour ça », me chuchote-t-elle.

Tout le monde rigole doucement.

Je me décontracte assez vite pendant le dîner émaillé de nombreuses blagues et anecdotes, comme celle où Abel, alors qu'il était encore dans l'armée de l'air, avait décidé d'aller impressionner Camille le jour de son anniversaire.

« Sa maison se trouvait sur un couloir aérien, alors on pouvait la survoler, dit-

il avec malice. Du coup, avec trois amis pilotes, on file en Mirage 2000 au-dessus de chez elle. On part en chandelle, on enchaîne les loopings, bref la totale... Au retour, je l'appelle et m'attends à recevoir des fleurs sauf que...

– Mon père était sur le toit et ça l'a tellement surpris qu'il a glissé et s'est cassé une jambe ! dit-elle en lui tapant sur le bras.

– Effet raté, je l'admets, mais ça ne m'a pas empêché d'avoir vos faveurs le soir même. »

Après le dîner, nous écoutons de la musique, installés au salon. Ali, sa jolie

tête posée sur sa main, se passionne pour le récit de ma libération.

« Vous êtes une femme très courageuse, dit-il en prenant ma main qu'il garde dans la sienne.

– Dans ces conditions, on se découvre des capacités insoupçonnées. »

Sur le canapé d'en face, Abel irradie en écoutant Camille, dont l'énergie et les grands yeux noirs d'épicurienne magnifient le visage. Je comprends le plaisir qu'éprouve Abel à regarder l'objet du désir d'un autre point de vue. Le voir rire aux éclats ou simplement passer la main dans ses cheveux m'émeut.

Alors que la guitare de *Parisienne Walkways* déchire l'air, elle l'invite à danser puis prend tendrement le visage d'Abel entre ses mains. Électrisé, il plonge ses yeux dans les siens et chuchote dans le creux de son oreille en caressant sa colonne vertébrale qui transparaît à travers son chemisier de tulle noir. J'admire ces corps sculpturaux et complices qui se rapprochent et s'enlacent, tandis qu'Ali m'aguiche de son grand regard vert et dépose un baiser sur ma main.

« J'ai très envie de toi », dit-il en caressant mon avant-bras.

Je regarde à nouveau Abel et Camille

qui s'étreignent et se déshabillent. Cette fois, je n'existe plus.

« C'est ta première fois ? dit Ali en glissant sa main sous ma robe.

– Oui.

– Détends-toi. »

Tout en l'embrassant, Abel, torse nu, allonge doucement Camille sur le canapé. Agenouillé au-dessus d'elle, il caresse ses interminables jambes tandis qu'elle déboucle sa ceinture. Son ventre se gonfle et se dégonfle lentement, comme s'il

s'échauffait avant l'acte. Quant à ce

regard, celui qui précède l'assaut, je le connais et donnerais cher pour être à la place de Camille.

Puis Abel s'allonge sur le canapé, le visage à quelques centimètres de ses fesses où il plonge sa langue avec délectation. Le visage de Camille emportée par cet anulingus enchanteur m'hypnotise. Après quelques minutes, Abel se redresse, frotte son sexe raide entre ses fesses, puis, dans un long soupir de ravissement, comme s'il attendait cela depuis des lustres, il s'enfonce doucement mais d'une traite. Alors qu'Ali introduit avec talent ses doigts dans mon intimité, c'est un régal absolu de voir le pénis gorgé de sang de

mon amant russe coulisser entre les belles fesses de Camille. Je détaille les muscles de son ventre se creusant sous l'effort, le rythme crescendo des coups de reins qui se font plus violents, tandis que ses gémissements deviennent bestiaux. En appui sur ses coudes, elle alterne grimaces d'exquise douleur et hurlements de bonheur.

« Je peux te faire crier comme elle, tu sais, dit Ali.

– Je n'en doute pas », dis-je en continuant de regarder Abel qui se cramponne au cou de Camille et balance tout son corps, emporté par un coït aussi beau que brutal. Je brûle d'être à la

place de sa partenaire mais pourrais-je supporter de tels impacts dans cette partie de mon anatomie ? Visiblement, l'impératrice apprécie.

Vient mon moment favori, quand l'orgasme d'Abel est imminent, quand son souffle s'accélère et que ses cris descendent

d'une octave à l'autre à mesure que l'extase s'élève. Quand, sans jamais rien perdre de son élégance et de sa beauté, le

gentleman se transforme en un animal capable de vous infliger des secousses à la limite du supportable, et cependant

parfaitement maîtrisées. Attentif aux réactions de Camille, il écoute ses sensations et vibre avec elle. Par la maîtrise de son corps mais surtout celui de sa partenaire, il crée une osmose magique ouvrant sur une infinité de plaisirs. Un virtuose du sexe, voilà ce qu'il est. Enfin, traversé par un orgasme très long, il ralentit ses va-et-vient, balance sa tête en arrière et hurle son bonheur au ciel, les yeux fermés. Une fois la dernière vague de plaisir expiée dans un long gémissement, il continue d'aller et venir doucement, le regard rivé avec tendresse sur ces fesses qui l'ont transporté dans les hautes sphères de la volupté, puis il se laisse choir sur le canapé, le visage empreint de

béatitude. Irradié par cet orgasme divin, il se caresse tandis que Camille le contemple, tout aussi en adoration que moi devant ce visage de séraphin.

Ali s'assied sur moi et m'adresse un sourire renversant, qui me rappelle celui de Mateo. Soudain, une immense vague de

tristesse m'envahit. J'essaie d'éclipser son visage de mes pensées, et de me laisser aller entre les mains de ce beau Libanais qui me déshabillent, mais les flots d'images m'envahissent et balaient tous mes désirs.

« Ça va ? demande-t-il.

– Je suis désolée, je ne peux pas. »

La nausée m’envahit. Je me lève et sors sur le balcon pour prendre l’air. Depuis mon retour, je suis parfois traversée par des lames de fond où la nostalgie de Mateo se télescope avec une sensation d’étouffement, celle-là même que je ressentais quand j’étais dans ma cabane.

Une main chaude sur mon ventre me fait tressaillir.

« Qu’est-ce qui se passe ? dit Abel en m’enlaçant.

– Rien, j’ai un coup de blues.

– Eh bien justement, c’est l’occasion de

tout oublier. Viens ma belle, dit-il en me caressant. Je t'assure qu'Ali te prendra comme tu aimes. Et après c'est moi qui m'occuperai de toi. Viens, chuchote-t-il en descendant sa main sur mon pubis.

– Non », dis-je en enlevant sa main.

Il me tourne vers lui.

« Vous aimez ça, me dire non, n'est-ce pas ? Ça vous excite ? dit-il avec une colère contenue.

– J'ai l'air d'être excitée, là ? Je suis pas dedans, je te dis. »

Ali et Camille nous rejoignent.

« Madame a le blues, nous n'aurons pas ses faveurs ce soir, se plaint Abel.

– J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ? dit Ali, visiblement gêné.

– Non, pas du tout, tu t'y prends très bien, c'est moi. »

Abel soupire de déception et regagne l'appartement. Mal à l'aise, je rentre à mon tour.

« Je te sers quelque chose ? dit-il en ouvrant une bouteille de gin.

– Non, j'y vais.

– Reste, dit-il simplement.

– Pas si vous êtes fâché.

– Je ne suis pas fâché, va te reposer. »

Le cœur lourd, je file me glisser sous les draps et m'endors immédiatement.

Quelques heures plus tard, je sens de la douceur sur mes lèvres et l'effluve d'un parfum boisé. Je garde les yeux fermés et imagine que c'est Mateo qui respire doucement mon sexe, mon ventre, mon décolleté. Puis je savoure le corps ferme, nu et

chaud qui s'allonge maintenant sur moi.

« Je sais que vous êtes réveillée, chuchote Abel. Les battements de votre

cœur vous ont trahie. »

Je garde les yeux fermés et entends un petit bruit de plastique.

« Comme vous pouvez l'entendre puisque vous dormez, je pourrais abuser de vous sans préservatif et déverser enfin mon

sperme chaud dans votre ventre mais je reste gentleman jusqu'au bout, sans faire de jeu de mot douteux. »

J'entends le sourire sur ses lèvres, puis je sens sa verge très dure effleurer mon pubis.

« Mon dieu, j'ai eu envie de vous toute

la nuit, chuchote-t-il, ému. Mais vous vous êtes dérobée à moi, me causant une terrible frustration, ajoute-t-il en écartant mes cuisses de ses mains tremblantes d'excitation. Ça fait quatre heures que je bande comme un fou, mais il fallait que je m'occupe de mes invités », susurre-t-il, avant de me prendre et de ne faire qu'une bouchée de moi.

3

Le lendemain, jour du combat de Mateo contre Ronnie El Kabi, surnommé « Le Taureau », j'attends avec fébrilité la soirée

et me fais violence pour respecter ma

promesse de ne pas me rendre à Bercy.

Le soir venu, tandis que nous installons les bières et les chips comme des aficionados au salon, Giulia met en boucle et

chante à tue-tête la chanson titre de *Rocky, Eye of the Tiger*. La rencontre est commentée par Steeve Kinger, un ex-boxer américain, et Michel Lousi, qui évoque les rumeurs des dernières semaines sur l'abandon de Mateo.

« Oui, rumeurs qui ont été immédiatement démenties par son frère Tiberio, précise Steeve avec son accent américain. Mais

ça a mis une pagaille pas possible du côté des bookmakers... En attendant le voilà... *El Tigre colombiano* ! 26 ans, le jeune prodige ! » s'enthousiasme-t-il.

Tandis que son palmarès affiche « vingt matchs, dix-neuf victoires, quinze KO », l'apparition de Mateo à l'écran

m'électrise. Incendiaire dans son peignoir rouge, le regard noir et déterminé, il avance vers le ring avec décontraction et majesté, suivi à sa droite par El Chaman, impassible et dans son monde, tandis qu'à sa gauche Tiberio, la ride du lion

marquée, semble très nerveux. Pendant que l'animateur l'annonce, Mateo passe

entre les cordes, fait le signe de croix puis va et vient sur le ring comme un jeune chien fou sous les hurlements de la foule. Puis, Ronnie El Kabi, un Hispano-Américain à la mine patibulaire monte à son tour sur la scène.

Placés l'un face à l'autre pendant que l'arbitre rappelle les règles, les deux hommes se toisent. Mateo, mon homme des

étoiles, reste stoïque face aux petits rictus de Ronnie, qui semble sur le point de le mordre. Les adversaires ouvrent la bouche pour recevoir leurs protégés et se saluent en se touchant les poings.

« Boxez ! » somme l'arbitre.

Recroquevillée tout au fond de mon fauteuil, je me ronge déjà les sangs. Mateo et Ronnie restent à distance, se jaugent, se tournent autour, mais ne se touchent pas jusqu'à ce qu'El Tigre le plaque contre les cordes et le matraque, emportant le premier round. Je me lève, explose de joie et embrasse la télé.

« El Tigreeeee ! *Sí señor !* »

Mais depuis le coin où les soigneurs pansent ses plaies et massent son visage, Ronnie regarde son adversaire avec hostilité.

Le deuxième round lancé, il se rue sur

lui mais Mateo esquive, s'amuse presque, reprend le dessus et remporte la partie en trente secondes par une série de petits coups précis d'une rapidité fulgurante. La foule exulte et les journalistes s'extasient sur le « style » d'El Tigre. « Intelligent, d'une agilité unique ! Il rattrape son gabarit modeste par sa technique sans faille !

– Tout à fait, Steeve, il est sans doute le boxeur le plus rapide du monde ! »

Des frissons de fierté me parcourent des pieds à la tête. Mais lors du round suivant, Ronnie monté sur des ressorts lui

administre un jab monumental. Mateo

chancelle et tombe. Je hurle, horrifiée par la vision de son corps gisant sur le sol.

« T'inquiète, il est pas mort ! » dit Giulia.

L'arbitre commence à compter. L'arcade sourcilière en sang, Mateo se relève et tente de reprendre le dessus mais perd le

round. Au coin, El Chaman soigne sa blessure avec des cotons tiges pendant que Tiberio livide s'époumone au-dessus de lui.

« Fais gaffe ! Il te travaille en bas pour te crever et ensuite il te fout sur la gueule. Protège ton visage et reviens,

reviens bordel ! »

Le gong retentit. Mateo reprend le dessus, mais l'autre revient à la charge et le frappe sur sa blessure. Il est à nouveau plaqué contre les cordes, et les coups pleuvent sur son front, sa bouche, son crâne, ses côtes. Je détourne les yeux et me tords de douleur sur le canapé.

« Oh la débauche de puissance... oh là là... crie Steeve.

– El Tigre encaisse, encaisse... il vacille mais il tient bon ! ajoute l'autre en montant dans les aigus.

– Les bookmakers vont passer à la

caisse ! » annonce Michel sur un ton ironique et déçu.

L'arbitre sépare les deux fauves. Le visage en sang, Mateo rejoint son équipe.

« Il semblerait que le médecin ait envie de stopper le combat... dit Steeve.

– Oui... tout à fait et El Chaman parlemente avec le manager, Tiberio... mais... il continue Steeve ! On ne se débarrasse pas

d'El Tigre comme ça. »

C'en est trop. Je cours m'enfermer dans ma chambre et demande à Giulia de ne

venir me chercher que si la tendance

s'inverse. Mais telle une lionne en cage, je fais les cent pas dans la pièce. Sur une pulsion, je prends mon manteau et pars à Bercy.

Quand j'arrive, le match est déjà fini. Tom, le vigile que je connais bien grâce aux innombrables week-ends où j'y ai travaillé, m'apprend que Mateo a perdu, mais me laisse passer pour entrer dans les loges. C'est Tiberio qui m'ouvre. Les yeux écarquillés, il referme la porte derrière lui.

« Lou ! Mais qu'est-ce que tu fais là ?

– Je veux juste le prendre dans mes bras et je m'en vais.

– Il a été clair avec toi, non ? C'est fini. Tu veux encore te retrouver ligotée contre un arbre dans le Chocó ou quoi ?

– J'ai jamais été ligotée contre un arbre !

– Tu trouves ça drôle ? La prochaine fois, tu pourrais y passer tu sais ! »

Tandis qu'il me fait des yeux menaçants, El Chaman sort à son tour, m'adresse un clin d'œil et me laisse entrer en soutenant le regard de Tiberio qui lui chuchote des insanités.

Dans la loge baignée dans la pénombre règne une odeur étrange mêlant la sueur, le tabac et la sauge. Je distingue Mateo de dos, tête basse, assis sur la table de massage.

« Homme des étoiles ? » dis-je timidement.

Il retourne vers moi son visage que je devine bouffi, avec un œil violet et des lèvres tuméfiées.

« Lou... soupire-t-il avant de baisser à nouveau la tête.

– C'est comme ça que tu m'accueilles, Rocky ?

– N’allume pas la lumière, s’il te plaît.
J’aime pas que tu me voies comme ça.

– Idiot ! » dis-je en le rejoignant alors
que mon cœur tambourine.

Je m’empare de son visage pour
l’embrasser, mais il se dégage en criant.

« Arrête ! J’ai mal partout sur la gueule !

– Elle est belle quand même ta gueule !

– Viens là », dit-il en me serrant très fort
dans ses bras.

Une vague de chaleur et d’amour me
submerge.

« Tu veux vraiment pas que j'allume la lumière, même pas pour me voir ?

– Je te vois très bien, dit-il en se dégageant. Je vois dans le noir, comme les chats. Je suis nyctalope.

– Nyctalope ? dis-je en riant.

– Tout à fait. Je vois que tu as repris du poids, dit-il en caressant mes joues. Et ça me fait trop plaisir. Je vois ta fossette qui se creuse parce que tu souris. Je vois que tu es chaque fois plus belle. »

Ma poitrine se soulève, mais je me retiens de pleurer. Lui, baisse à nouveau la tête et soupire.

« Ça fait deux fois que je perds un match cette saison, dit-il d'une voix funeste.

– Tu peux pas gagner à tous les coups, t'es pas un surhomme !

– Non, je ne suis qu'un homme, mais je suis meilleur qu'El Kabi. J'aurais dû gagner.

– Ce sera pour la prochaine fois. »

Je sens qu'il me fusille du regard, enfin de l'œil gauche.

« La prochaine fois, la saison prochaine, demain, ça m'intéresse pas, Lou. C'est aujourd'hui qui m'intéresse, là, maintenant tout de suite.

– O.K. Alors pourquoi t’as pas gagné ?
»

Il prend mes mains et inspire profondément en me rapprochant de lui.

« Tu sais Lou, le bonheur, tant qu’on sait pas ce que c’est, on est tranquille.

– Ah bon ? Je ne connais pas le bonheur, mais...

– Toi, t’es française et tu fais la tête, comme tous les Français. Tu peux choisir d’être heureuse quand tu veux ! Bref, avant, je savais pas que t’existais, alors tu pouvais pas me manquer.

– Et maintenant ?

– Maintenant, dit-il en m’enserrant la taille pour me rapprocher de lui, je suis pas concentré pendant les entraînements.

Quand t’es loin, je ne peux pas, El Chaman l’a vu, je te jure.

– Tu vas te reprendre, dis-je en sentant un fourmillement monter le long de mes cuisses tandis que nos poitrines se frôlent.

– Si tu avais été là ce soir, j’aurais gagné, c’est sûr.

– Je serai toujours là en pensée.

– Ça me suffit pas. J’ai besoin que tu sois là en chair et en os. J’ai besoin de

te sentir. J'aime te voir assise dans un fauteuil en train de lire. Tu es si belle quand tu lis ! J'aime te voir dormir. J'aime te voir en train de te brosser les cheveux. Même quand tu te plains, j'aime bien ça. Même quand tu jettes tes cendres à côté du cendrier tiens, ou que tu coupes mal les

champignons. Tu me plais, c'est comme ça, j'y peux rien. »

Je retiens mes larmes, émue qu'on puisse aimer mes défauts.

« Écoute, dit-il en se levant, ses mains sur mes épaules. Je dois aller à Naples pour les championnats du monde. Viens avec moi, je t'en prie. Tu vas voir, c'est

une ville magnifique ! Et si tu es là, je gagnerai !

– Mais...

– Pas de mais, m'interrompt-il, là-bas je te promets sur la tête de ma mère et tout l'univers dans son entier qu'on sera

tranquilles. Mes ennemis ne peuvent pas sortir de la Colombie. Ils sont recherchés par Interpol. Sortis de leur jungle, ils sont plus rien ! »

Tandis que les arguments et les contre-arguments se bousculent dans ma tête, il me regarde fixement.

« Je dois répondre tout de suite ?

– Oui !

– Écoute, laisse-moi réfléchir, d'accord ? »

Alors que mon regard s'habitue peu à peu à la pénombre, je distingue la malice qui réanime son visage ravagé.

« Ça veut dire oui ça ! s'exclame-t-il, victorieux, avant de me prendre dans ses bras.

– Pas forcément, on va voir, je te dis.

– Et qui va garder le chat si t'es pas là ? ajoute-t-il en se retenant de rire. Ça fait des semaines qu'il mange plus ! Il est en dépression car tu lui manques trop !

– Oui, bien sûr ! T'exagères pas un peu sur les bords ?

– Moi ? Jamais ! répond-il avec cet air effronté qui me renverse. Je suis si content que tu viennes avec moi à *Napoli* ! dit-il en m'enlaçant. Grâce à toi, je serai sacré champion du monde, c'est écrit ! » dit-il en me faisant tournoyer dans les airs.

4

Le surlendemain, alors que nous courons avec Abel dans le parc des Tuileries, je suis davantage essoufflée par le dilemme qui m'assiège la tête que par la course. En effet, le voyage en Andalousie et les championnats du

monde se déroulent la même semaine. Dans le ring de mon esprit, les arguments ennemis se massacrent depuis des heures, remportant un round chacun leur tour. La seule idée qui ressort de ce bras de fer rhétorique est la fondation même de ce gigantesque micmac. J'aime ces deux hommes. Et pourtant, les juges à l'œuvre dans ma tête doivent trancher et un vainqueur doit être désigné avant la fin du jogging.

Enfin, après sept kilomètres, nous parvenons au pied de son immeuble. Je suis exsangue. Alors que nous empruntons

l'ascenseur, je contemple le profil altier

et les légères rougeurs ornant le visage d'Abel et tente une alternative.

« Ce serait possible de repousser le voyage en Andalousie ?

– Non. Vous avez un empêchement ?
répond-il sur un ton glacial.

– Oui, il faut que j'accompagne Mateo pour les championnats du monde, et c'est une fois par an, dis-je alors qu'il ouvre la porte.

– L'Andalousie, ce ne sera qu'une fois aussi. J'ai rarement une semaine de vacances », ironise-t-il.

Je me sens sur un terrain très glissant.

« Si je ne suis pas là, il risque de perdre », dis-je en m'affalant dans le canapé.

Un irrésistible sourire au coin des lèvres, il me tend une bouteille d'eau.

« Manipulation ! Buvez.

– Manipulation ? Non, pas du tout. Mateo est un pur, il calcule pas, il joue pas. Tout ce qui l'intéresse, c'est d'aimer.

– Moi aussi ! » répond-il d'un air innocent en effectuant un grand écart impressionnant pour étirer ses jambes immenses.

Prise d'un fou rire, je manque de

m'étouffer en buvant.

« Quoi ? Ma position vous fait rire ?
J'ai de qui tenir vous savez bien, ma
mère était une étoile du Bolchoï.

– Non, c'est pas ça. Vous avez eu
combien d'aventures depuis un mois, à
part moi et Camille ?

– Plusieurs.

– Combien ?

– Vous êtes de la police ?

– Non, c'est juste par curiosité, je veux
savoir combien, juste comme ça. »

Il se met en position du lotus et prend le temps de réfléchir en étirant ses bras.

« Une quinzaine...

– La vache ! Et tu me fais chier quand je veux mettre des préservatifs ?

– Ne vous inquiétez pas ma chère, dit-il dans un agacement charmé. Je ne vous mettrais jamais en danger, ni moi non plus

d'ailleurs. Faites-moi confiance.

– C'est ça ta moyenne, quinze par mois ?

– Ça dépend. Ça peut être plus. Ça peut être tous les jours. Ça peut être plusieurs

fois par jour », dit-il sans l'ombre d'une gêne.

Abasourdie, je le regarde regagner tranquillement sa cuisine.

« Je vais te dire un truc Abel, t'as beau être commandant de bord, hypersuivi médicalement, tu crois pas que t'as un souci ?

– Oui, un seul, dit-il d'un air très solennel. Profiter de chaque seconde de cette vie. Je suis un libertin, et je ne m'en suis jamais caché », dit-il en me rejoignant sur le canapé.

Je le regarde bien dans les yeux.

« Libertin ? Ou sex addict ? »

Surpris, il examine mon visage et jauge mon regard avec cette façon unique d'analyser son interlocuteur trois secondes avant de riposter et de l'envoyer au tapis.

« Viens là, dit-il en m'asseyant sur lui et en passant sa main dans mes cheveux pour dégager mon visage. Dans la vie, on m'a demandé de faire la guerre, on m'a demandé de tuer des gens. T'as idée de ce que c'est ?

– Non.

– Quand un missile te fonce dessus pour te déchiqueter, t'as idée de ce que c'est

? continue-t-il avec un regard tragique que je ne lui ai jamais connu.

– J’ai failli mourir aussi je te signale.

– Certes. Mais moins souvent que moi.

– Bref, je vois pas le rapport.

– Ah bon ? Je vais te l’expliquer, à toi qui passes ta vie dans les bibliothèques, dit-il en prenant mon menton entre ses mains pour plonger ses yeux dans les miens. Regarde-moi. Quand on vit la mort à l’état pur, on a besoin de la vie à l’état pur. Et les femmes pour moi, c’est de la vie à l’état pur. Si tu veux me crucifier pour ça, je n’y peux rien. J’ai deux passions. Voler, jouir et faire jouir.

– Ça fait trois, donc.

– Oui, et c'est la troisième la plus importante. Car quand tu sens le corps d'une femme trembler depuis les tréfonds d'elle-même et qu'elle s'abandonne complètement entre tes bras, c'est encore meilleur que de dépasser le mur du son, ajoute-t-il en me rapprochant de lui.

– Vous êtes très beau quand vous dites ça, dis-je, ravie par une irrésistible envie de lui.

– Viens avec moi à Séville.

– Non, je peux pas. Je te rembourserai le billet, je suis désolée.

– Laisse-moi te convaincre d’honorer ta parole », dit-il en glissant sa main sous mon sexe tandis que l’autre placée sur mon cou présage d’un baiser menaçant de tout emporter sur son passage.

Agacée par son insistance, je me dégage et me lève.

« J’ai dit non !

– Ah c’est comme ça ? dit-il en me fusillant du regard.

– Tu supportes pas ça, qu’on te dise non, hein ?

– On ne me dit jamais non.

– Ça te donne un droit particulier ? dis-je en rassemblant mes affaires.

– Non, c'est juste un constat. Et vous partez comme ça en plus ?

– J'ai cours !

– Vous me décevez. »

Je l'observe, affalé de toute sa splendeur dans le canapé et me toisant de son magnifique regard soudain un peu triste.

« On ne s'appartient pas, Abel, ni pour le sexe, ni pour la façon dont on passe nos week-ends.

– Si tu me déçois trop, ma porte pourrait se fermer.

– Ah oui ? Qui te dit que je vais revenir y frapper, à ta porte ?

– Mon petit doigt, dit-il avec une insolente assurance.

– Rien n'est jamais garanti. Je ne te suis pas acquise.

– Ah bon ? répond-il, amusé.

– Bien sûr que non. »

Il se lève et s'approche.

« Tu es vraiment sûre de ça ? » dit-il en

s'avançant vers moi.

D'une main sur ma poitrine, il me pousse doucement contre le mur.

« Je vous trouve un peu tendue, il est grand temps que je vous fasse jouir », chuchote-t-il avant de m'embrasser.

Étourdie par son parfum entêtant et la dureté de sa verge qui se presse contre mon ventre, promesse de sensations fortes, je brûle de me laisser aller tandis qu'il aspire mes lèvres. Mais ma tête, elle, ne veut pas céder. Alors que je tente de me dégager, il maintient mon visage contre le mur par la gorge et m'embrasse avec plus de fougue. Aussi excitée qu'en colère, je lui mords la

lèvre jusqu'à ce qu'il hurle et me lance un impressionnant regard, aussi sensuel que courroucé, comme si ce geste l'avait autant émoustillé qu'agacé.

« Je peux y aller maintenant ? » dis-je.

Il me lance un regard très dur, mais je tiens bon.

« Très bien, échappez-vous. »

Il ouvre la porte, mais alors que je franchis le seuil, il me saisit par la taille et m'amène vers lui. Placé derrière moi, mon dos contre sa poitrine, sa main droite posée sur mon ventre, le bras gauche en travers de mon corsage pour me maintenir, je sens sa joue à deux

centimètres de la mienne.

« J'ai laissé une empreinte partout sur ta peau, dit-il d'une voix suave et tranquille tandis que sa main effleure mon ventre et remonte doucement entre mes seins. Quand tu te caresseras, c'est à moi que tu penseras jusqu'à ce que ton corps assoiffé te pousse à ramper jusqu'ici pour que je te baise à mort. »

Il tourne ma tête vers sa bouche et m'embrasse par surprise. Mon désir atteint des cimes, des sommets que je n'ai jamais

arpentés, où le vertige et l'ivresse me saisissent. L'espace d'un instant, il me semble qu'il respire mon parfum.

« Maintenant, partez », dit-il d'un ton sec en me relâchant.

D'habitude, il me regarde jusqu'à la venue de l'ascenseur, mais cette fois, sa porte claque comme un couperet. Son odeur

partout sur ma peau, le corps en feu, j'attends quelques minutes sur le palier dans l'espoir qu'il ouvre sa porte. En vain.

© Editions incandescentes pour la présente édition

Couverture : © Fotolia

ISBN : 9782374290027

Couverture

Titre

1

2

3

4

Mentions légales

Document Outline

- [Titre](#)
- [1](#)
- [2](#)
- [3](#)
- [4](#)
- [Mentions légales](#)